

Collec. R. Garcia

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES

FORMATION ETHNIQUE
DU
BRÉSIL COLONIAL

PAR

Amignon
F. J. de OLIVEIRA VIANA

1825-1951

(tr. de H. Lacombe)



PARIS

Au siège de la Société : 28, RUE BONAPARTE.

EN VENTE :

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

Même adresse

*FR
306.84
V614f*

1860

FR
306.84
V614f

N^o sist. : 866673
Cód. barras : 866673-10

Handwritten notes in the top left margin.

BIBLIOTECA CENTRAL	UNIVERSIDADE DO BRASIL	
	SEÇÃO REGISTRO	
ANO	1960	N. F142

04/04/1960

Extrait de la
REVUE D'HISTOIRE DES COLONIES
N^o 5 — 1932
Pages 433 à 450

BW-OK 12/8/2018 →

Handwritten notes in the top right margin.

FORMATION ETHNIQUE DU BRÉSIL COLONIAL¹

Si l'on pouvait, par un effort de rétrospection, contempler, dans une vision panoramique, la population brésilienne des premiers siècles coloniaux, on verrait une multitude de petits centres de vie collective, disséminés par les rivages, forêts et « hinterland » : comme des ganglions sociaux, denses d'habitants, bordés tout autour d'une lisière de terre occupée par une population raréfiée. C'étaient les villages indiens, les « fazendas » d'élevage de bétail et les « engenhos » (a) de canne à sucre.

Excepté l'hinterland, où prédominaient les « villages » — les « fazendas » (b) d'élevage avec 98 % d'indiens et 2 % de blancs pouvaient être considérées comme une espèce de village —, excepté à l'intérieur du pays, partout, dans les zones agricoles, de canne à sucre, de coton ou de céréales, l'aspect était toujours le même : un système ganglionnaire, composé d'« engenhos » et de « villages » qui s'entremêlaient, qui vivaient côte à côte, indépendants, échangeant des services réciproques¹.

1. Communication faite au Congrès international d'Histoire coloniale de septembre 1931.
(a) *Engenho* (usine de sucre) grand domaine agricole cultivé par les esclaves, produisant la canne à sucre. L'engenho fut la seule base de l'aristocratie territoriale pendant la période coloniale.
(b) *Fazenda*, grand domaine agricole, en général.

Tantôt les villages s'établissaient sur des terrains qui leur appartenaient (propriétés des indiens) que les blancs ambitieux leur disputaient depuis le temps de Nobrega, et qui étaient situées en dehors des « latifundia », loin des « engenhos ». C'est ce qui se passait généralement dans le Nord du pays. Tantôt les villages étaient situés dans le domaine des « latifundia », occupant le restant des terres utilisées par les « engenhos », comme annexés à eux et généralement administrés par le seigneur du domaine : c'est ce qui se passait au sud, sur le plateau de Saint-Paul, surtout pendant la période des « bandeiras » (c).

De toute manière, c'est dans ces « villages », situés à l'intérieur ou hors des domaines agricoles, que les propriétaires allaient puiser, surtout pendant le premier siècle, les bras dont ils avaient besoin pour le travail des « engenhos » — ... « de sorte qu'il ne manque pas de gens qui viennent emmener nos indiens pour vivre dans leurs fermes », disait Nobrega².

Après l'arrivée des esclaves d'Afrique, l'indien quitta peu à peu les « engenhos » et se concentra graduellement dans ces villages. On voit alors paraître entourant les « fazendas » et les « engenhos », ayant au centre la « maison principale » (casa grande) et le carré des « senzalas » (logements des esclaves noirs) — « l'immense pigeonier noir » comme disait Nabuco. Une population exotique, ethniquement différente de la population voisine des villages d'indiens, vivait et travaillait dans ces cellules.

Ce carré était le lieu géographique de l'Afer dans la société coloniale. C'était un foyer de « full-bloods », un centre de « inbreedings », le seul endroit où le nègre repullulât pur et libre de contacts étrangers : — « et ainsi il y a aussi plusieurs esclaves de Guinée ; ceux-ci sont

(c) *Bandeira*, groupe d'aventuriers organisé ayant pour but la conquête et l'exploration de la terre et la chasse aux sauvages.

plus sûrs que les indigènes du pays parce qu'ils ne s'enfuient pas, et ne sauraient où aller », disait Gandavo³.

Au-dessus de ces deux centres ethniques sociaux planait la « noblesse du pays ». Elle était le camp de concentration des éléments blancs de la colonie : les Européens y vivaient ou y étaient attirés.

I. — Fonction ethnogénique des villages indiens.

L'indien ne s'est maintenu en contact avec la civilisation qu'en raison de l'action des villages et non à cause de sa christianisation superficielle. On le comprend : le village donnait à l'indien la possibilité de satisfaire ce qui constitue la base de son subconscient collectif, sorte de tropisme psychique, le sentiment de clan, l'affinité de race, la préférence pour les gens de son sang et de son type. Le village était donc un centre de « full-bloods » indigènes : il les préservait du métissage en les retenant dans son cercle.

Le village, cependant, avait un rôle plus important : c'était également un centre de reconstitution de ces éléments purs lorsqu'ils étaient altérés par le métissage.

Par la force de ce même tropisme psychique déjà cité et qui porte l'indien, même métis, à chercher les gens de sa race, les éléments mélangés étaient comme attirés par les villages ou gravitaient autour d'eux⁴. Incorporé au village, ce demi-sang se transformait, dans la première génération en trois quarts d'indien, dans la seconde en 7/8 et à la fin se rapprochait du type originel. Voilà la grande fonction ethnogénique des villages.

Tous les indiens christianisés ne restaient pas dans les villages. Un grand nombre se dispersait et acquérait une situation indépendante, en dehors des villages, quoique dans leurs environs. Ceux-là formaient même la majorité,

à peu près les 2/3 des indiens des villages. Malgré cela un foyer de « full-bloods », peut-être 1/3 de la population restait dans les villages. C'était sans doute un petit foyer, mais assez puissant pour assurer la reconstruction des métis, « mamelucos » (d) ou « cafuzos » (e), qui, poussés par le déterminisme inconscient du sang, gravitaient vers lui ou s'y précipitaient constamment.

Dans la marée montante chaque jour plus forte de nègres, de blancs, de « mamelucos », de « cafuzos », de mulâtres de toutes les nuances et de tous les types, qui cernait les villages et les enveloppait de tous côtés, ceux-ci se défendaient bravement, s'enfermaient dans la tradition de pureté ethnique et maintenaient par le « inbreeding » l'intégrité du type morphologique de la race.

Dans certains points, par exemple dans la zone des plantations de cannes à sucre, des mines et des plantations de café — où les nègres et les mulâtres et les « cafuzos » constituaient presque la totalité de la population, — le village dut céder dans sa résistance. Il fut vaincu et finit noyé dans l'océan de métissage environnant. Dans ces régions, on peut dire que l'indien est disparu comme type anthropologique, C'est ce que l'on constate dans la région de la vallée du Parahyba, dans les états de Rio de Janeiro et de São Paulo. Dans ces zones de grands « latifundia » de culture du café, le type « indoïde » ne paraît, de loin en loin, que comme exception de reconstitution atavique. Cependant, il y a des témoignages anciens qui attestent l'existence de quelques villages de « Puris » jusqu'au milieu du dernier siècle.

Quelquefois, par des circonstances particulières, peut-être d'ordre géographique, certains villages ne sont pas

(d) *Mamelucos*, métis par croisement d'indien et de blanc.

(e) *Cafuzo*, métis par croisement d'indien et de nègre.

vaincus par l'influence miscégénizante d'autres groupes et nous les voyons comme de vraies îles ethniques — ce qui est surprenant. C'est le cas de l'ancien village d'indiens « goytacazes », situé entre Cabo Frio et Araruama, en plein littoral de l'état de Rio de Janeiro. Ce village, quoique se trouvant dans une région d'usines à sucre, avec un grand coefficient nègre, ne disparut qu'après la proclamation de la République. Jusqu'aux derniers temps de l'Empire, les descendants des aborigènes primitifs y vivaient encore, exploitant la terre en une sorte de communauté, se croisant entre eux et gardant intactes les caractéristiques de leur race.

Dans le nord, ces exemples sont plus fréquents. Il y a des régions, parfaitement civilisées, centres d'anciens villages, dans lesquels l'ancien élément indigène se conserve encore pur, ou du moins phénotypiquement pur, avec tous ses caractères somatiques. Dans le Parahyba du Nord, on rencontre de-ci de-là des foyers persistants du type aborigène. Dans quelques régions — comme dans la Baie de Traição et Alhandra, — cette persistance est si accentuée que des observateurs affirment que l'élément dominant est, non pas le « mameluc » à type « indoïde » (f), mais l'indien même, conservé sans mélange, naturellement par l'action isolante des villages. « Dans la Baie de Traição, au nord et à Alhandra, dans l'extrême opposé », écrit un observateur, « on rencontre encore le type autochtone pur »⁵. Et de même en d'autres régions du nord, surtout dans le haut « sertão » et dans la région amazonique.

On retrouve un fait analogue au Rio Grande do Sul. Dans la zone des Missions les indiens des villages n'eurent presque pas de contact avec la colonisation aryenne qui

(f) *Indoïde*, croisement d'indien et de blanc, dont le type physique est indien,

s'avançait. Dès le début se déclara l'incompatibilité des races, qui accentua l'isolement naturel des villages. Les aborigènes se conservèrent intacts jusqu'à aujourd'hui, quoique en marge de la civilisation. On rencontre encore aujourd'hui dans les clairières des forêts, près des colonies aryennes d'Italiens, de Slaves et d'Allemands, la « taba » (village) « tupy », peuplée d'indiens aussi purs que leurs ancêtres d'avant la découverte du pays⁶.

II. — Fonction ethnogéniques des villages engenhos.

« L'engenho » était le centre caractéristique des « full-bloods » nègres comme le village l'était des « full-bloods » indiens. Pourtant il n'attirait pas, et cela ne lui était pas possible, les éléments métis (mulâtres et cafuzos), pour les reconstituer selon le type de l'Afer, comme le faisait le village avec les indiens. Il éloignait plutôt de son sein, comme nous le verrons, par une sorte de sélection centrifuge, les éléments dégénérés qui s'y formaient.

Ces éléments n'étaient d'ailleurs pas rares. Ils étaient les produits des relations clandestines des négresses avec leurs maîtres ou avec les fils de leurs maîtres, ou avec d'autres éléments blancs employés dans les différents services de l'administration des « engenhos », et même avec les chapelains qui officiaient à la chapelle seigneuriale.

Vu leur origine, ces métis étaient très choyés. Ils étaient préférés comme messagers confidentiels, comme femmes de chambre des demoiselles et des jeunes messieurs, comme bonnes des enfants de leurs maîtres. Dans ces charges-là, comme le dit Antonil, ils les charmaient de telle manière, que les maîtres les subissaient, leur pardonnaient tout et n'osaient pas les réprimander. »

« Il n'est pas facile de juger, ajoute l'impitoyable chroniqueur, sur ce point, quels sont les plus mous, les seigneurs ou les dames, car parmi les uns ou les autres, ceux qui se laissent gouverner par des mulâtres, et qui ne sont pas les meilleurs ne manquent pas. » Et il conclut, indiscret et malicieux : « Il serait naturel de tirer parti de leurs habiletés, quand c'est nécessaire, pour en profiter, comme on le fait ; mais on ne peut pas leur tendre la main car ils prendraient le bras et se transformeraient d'esclaves en seigneurs⁷. »

Les mulâtres ainsi choyés ne restaient pas longtemps dans les usines, comme on peut le croire. Lorsqu'ils avaient grandi ils étaient affranchis par leurs seigneurs mêmes. Ils abandonnaient bientôt ce centre d'élaboration africaine qu'étaient les logements des nègres et allaient s'incorporer, comme nous le verrons, au peuple libre des champs.

Il y a, dans le *Zoobiblion* de Zacharias Wagner une description caractéristique qui nous permet de surprendre comme dans un instantané photographique cette pénétration furtive, à la dérobée, frauduleuse, du sang étranger dans l'intimité des logements des nègres et son expulsion immédiate par les moyens de défense et d'expulsion existant, depuis le premier siècle. Le chroniqueur dit :

« Quand un Portugais ou un Hollandais a des relations charnelles avec quelque esclave d'un voisin ou d'un ami et que celle-ci met au monde un enfant, cela est très bien vu par le seigneur de l'esclave, qui garde la mère avec l'enfant, fait élever celui-ci et le traite un peu mieux que les Turcs ne traitent les chrétiens. Mais, si le père s'attendrit sur le sort misérable de son propre fils, il doit l'acheter pour un bon prix à son propre voisin et de cette façon l'enfant passe de la captivité à la liberté⁸. »

Les « sensalas » (logements des esclaves) ne retenaient

donc pas les mulâtres qui y naissaient. L'affranchissement les expulsait immédiatement pour la vie en liberté. Les « senzalas » vivaient, pour ainsi dire en état de libération continuelle de leurs éléments illégitimes et de reconstitution permanente de leur population originelle.

Les données statistiques sur nos populations nègres montrent, en vérité, comme cette sélection expurgatoire était intense et comme, par conséquent, était minime le pourcentage des mulâtres qui demeuraient dans les « engenhos ».

Voici en résumé la proportion des nègres et des mulâtres affranchis, et des nègres et des mulâtres esclaves en 1872 :

Groupes	Esclaves	Libres
—	—	—
Nègres	52,9 %	47,1 %
Mulâtres	12,6 %	87,4 %

Données suggestives et révélatrices. On voit que nos anciens « engenhos » étaient de vrais appareils d'irradiation de mulâtres : leur fonction spécifique était la conservation des éléments nègres purs. Voilà pourquoi ils lançaient au dehors, au sein des bas milieux de la population libre, les mulâtres qui y naissaient.

Pourtant un petit nombre y restait : 12,6 %, plus ou moins. Mais cette petite minorité était logiquement condamnée, par son recroisement avec les nègres, à la régression vers le type africain. Cela nous permet de conclure que, malgré les infiltrations fréquentes du sang aryen, l'« engenho » n'a jamais perdu sa condition de centre de « full-bloods » noirs.

Les données ci-dessus citées nous laissent voir un autre aspect surprenant de la vie des « engenhos ». Près de 47 % de la masse nègre vivait hors des « senzalas », incorporée à la population libre.

Ces nègres libres, à quelle nation ou à quelle race appartenaient-ils ? Entre les nègres américains, selon Reuter, ceux qui s'affranchissaient étaient en général moins foncés que ceux qui demeuraient esclaves dans les plantations : ils étaient « mixtes » et non pas « full-bloods »¹⁰.

L'on sait que chez nous certains nègres soudanais, comme les « haussas », les « gallas » et les « efans » n'acceptaient point la captivité ; quand ils ne s'affranchissaient pas, ils fuyaient et quelquefois se tuaient.

Les « minas », peuple de race « mandinga », ont réalisé un des mouvements les plus importants d'émancipation de notre histoire. Ils ont formé une espèce d'association, de caractère coopératif, avec le but spécial d'affranchir leurs frères de tribu. Voilà comment, à un certain moment, — dit un de nos historiens — il n'y avait plus aucun esclave de la nation « mina » au Brésil.

Or, les « minas », « haussas », « gallas » ou « gallinas » (« fulas » selon Calogeras) n'étaient pas nègres, mais négroïdes ; ils avaient, nous l'avons vu, une morphologie sémitoïde et avaient dans leurs veines — plus encore que leurs frères du Congo, de l'Angola et du Moçambique — du sang berbère et du sang arabe. C'étaient des mulâtres différenciés et non des « full-bloods » nègres.

Ces 47 % de nègres libres, que nos statistiques de 1872 signalent, ne seraient-ils pas de ce type-là ?

Tout nous le fait croire. La plus grande partie, sinon la totalité, était de ces nègres sémitisés, de race « mandinga » ou de race « fula ».

En somme, ils étaient du groupe « Pehul », profondément mêlés de sang arabe.

En les éloignant, les « engenhos » suivaient une fois de plus leur logique de sélection ; ils agissaient selon les mêmes principes qui les faisaient écarter les mulâtres. Ces

négroïdes étaient en vérité des types illégitimes, en dehors de la somatologie typique de l'Afer et ne pouvaient par conséquent demeurer dans l'enceinte des « senzalas » centre d'action éminemment africain.

Grâce à cette action, les « engenhos » ont pu conserver jusqu'en 1888, leur condition de centre d'élaboration de « full-bloods » noirs.

Sur ce point, « l'engenho » était l'opposé des villages. Ceux-ci attiraient le métis né dehors, pour l'indianiser ; l'engenho ne pouvait attirer le mulâtre, né dans les mêmes conditions, pour l'africaniser ; ce métis, éliminé par l'affranchissement ou même né dehors, dans la plèbe libre, ne cherchait pas, il est clair, l'engenho et n'y était pas attiré ; car aucun homme libre ne pouvait retourner à l'esclavage, à la « cita dolente », à « la perduta gente » des « senzalas ».

L'institution de l'affranchissement était donc le moyen par lequel l'« engenho » réalisait ce travail d'élimination d'expulsion et de sélection d'action africaine ; c'était par l'affranchissement qu'il expulsait de son milieu le mulâtre (demi-sang aryen) et le négroïde soudanais (métis sémitisé).

Dans ses limites ne demeurait que le nègre de race pure ou, autant que possible, proche, par le « quantum » de sang et par la morphologie, du canon typique de l'afer.

Ce fait dominera toute la destinée du groupe nègre après 1888.

III. — Fonction ethnogénique de la noblesse.

Dans la société, à côté du village et de l'usine de sucre, il y avait le centre des « full-bloods » aryens : c'était l'aristocratie locale, la classe des « hommes bons » — ce qui s'appelait « la noblesse du pays ».

C'étaient les fonctionnaires de la métropole, nommés par le gouvernement de la nouvelle colonie : le capitaine général et sa suite, les magistrats, bureaucrates, militaires, hauts gradés des régiments d'outre-mer, des corps de troupes et des corps de miliciens.

C'étaient les grands propriétaires territoriaux, les « hommes à grande propriété » dont parlent les chroniqueurs, les « potentats en arcs » des généalogies de Pedro Tacques et de Jaboaão, les riches « seigneurs de engenhos » du nord et du sud cités par Gandavo, Frei Vicente, Gabriel Soares et d'autres.

C'étaient les marchands enrichis, qui tâchaient d'entrer dans les cercles de l'aristocratie — soit par le mariage soit par la possession de terres ou par la noblesse des titres.

Dans tous ces éléments, qui formaient les élites locales de la société coloniale, dominait la préoccupation d'imiter, dans les façons de vivre, les attitudes et les gestes, ainsi que les sentiments et préjugés de la noblesse de sang, qui y avait des représentants authentiques. D'où l'envie des « titres de noblesse », des arbres généalogiques, si accentuée chez les magnats du « bandeirismo », par les liens avec des ancêtres éloignés de sang noble, avec d'anciennes noblesses du Portugal, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Hollande, de la France ou de l'Angleterre.

Plus tard, avec l'apparition de la classe nombreuse des métis, avec les liaisons polygamiques qui la produisirent, et celles qui en résultèrent, avec la venue des esclaves noirs et la constitution de la caste méprisée des mulâtres, cette aristocratie locale, surtout à Saint-Paul et à Pernambuco, commença à développer un zèle croissant pour ses origines aryennes, à se préoccuper de la pureté du sang et à éviter, par un système défensif, excessivement efficace, de préjugés de race et de caste, l'entrée dans son sein de

ces sangs barbares, principalement du sang nègre qui était esclave¹⁰.

De là date l'abondante floraison des « titres de pureté de sang » — « *de puritate sanguinis* » — où s'est épuisée la noblesse de la colonie, surtout celle de Saint-Paul et de Pernambuco. C'était à ce genre de documents généalogiques que recourait notre aristocratie locale toutes les fois qu'elle sentait planer le soupçon de la présence de globules autres que ceux d'origine nettement aryenne, dans le sang qui coulait dans les veines de ses nobles lignées.

Quand nous étudierons dans un chapitre suivant la capacité ascensionnelle, la capillarité sociale des types métis, nous verrons comment cette noblesse locale, ainsi entichée de préjugés de pureté caucasique et même, souvent, de prétentions de noblesse, se transforma en une sorte de *hortus conclusus* et se ferma progressivement à la pénétration des sangs illégitimes, à mesure que l'accroissement de la population blanche de la colonie la dispensait de la nécessité, si impérieuse aux premiers siècles, de chercher des liaisons de concubinage et, même, matrimoniales avec les éléments d'origine barbare qui lui étaient subjacents.

Les blancs de sang pur, surtout ceux d'origine péninsulaire, étaient les éléments dominants dans les classes aristocratiques de la société. Dans toute notre histoire, pendant la période coloniale, le premier empire, le second empire et encore même actuellement, ces clans ont toujours été le camp par excellence de concentration et d'élaboration de « full-bloods » aryens. C'est à cette action ségrégative et homogénéisatrice que l'on doit, surtout dans les premiers siècles coloniaux, le fait de n'avoir pas vu éteindre, par la marée montante du métissage, ce petit foyer aryen, qui depuis quatre cents ans élabore notre histoire et lance les fondements de notre civilisation.



80025 75540

En résumé : dans la société coloniale, pour les trois races en contact il y avait trois centres de « full-bloods » : le village, l'« engenho », la noblesse. Chacun de ces centres, principalement dans les premiers siècles, était un foyer d'élaboration de types purs ; le village, d'indiens ; l'« engenho », de nègres ; la noblesse, de blancs. Centres de forces anthropogéniques de nature extrêmement complexe, d'où provient toute la puissance dynamique de transformation des races de notre peuple.

Sans se rendre compte de l'existence de ces trois centres de « full-bloods » coexistant dans la même société, il est impossible de comprendre l'évolution et la structure des races du Brésil. Nous ne pourrions jamais expliquer la distribution locale des caractères ethniques dans les populations du nord et préciser les types anthropologiques y existants, sans remonter au village d'indiens. Dans la morphologie des groupes septentrionaux de la côte, de la forêt et du « sertão » ce fut vraiment le village d'indiens qui joua le rôle anthropogénique le plus important.

De même, au sud, dans les zones des mines, des plantations de canne à sucre et de café, il est impossible de reconnaître les caractéristiques anthropologiques actuelles des populations locales, sans remonter aux « engenhos » centres d'élaboration des « full-bloods » noirs.

Nègres et indiens, si nous les trouvons actuellement dans nos champs, dans nos forêts, dans nos « sertões (g) », nous devons ce fait à l'action anthropogénique des centres de « inbreeding. » Même après l'extinction du « village », par l'expulsion des jésuites, ou par sa transformation en bourg ou en ville, même après la désorganisation de l'« engenho » par l'affranchissement des esclaves, il est impossible de ne pas reconnaître encore que l'influence

(g) *Sertão*, le même que « hinterland. »



de ces centres ethniques persiste en notre société actuelle.

Ils ont joué, dans notre formation ethnique, un rôle comparable à celui des castes dans l'Inde : les races cohabitantes, en s'isolant, ont rendu difficile le métissage et ont permis que les types anthropologiques respectifs aient pu survivre jusqu'aujourd'hui avec toutes leurs caractéristiques originaires. Si ces centres de ségrégation et de « *inbreeding* » n'existaient pas, le « *melting-pot* » aurait certainement déjà absorbé les trois races, et nous ne verrions plus au Brésil les types caractéristiques de chacune de ces trois races : noire, indigène et blanche.

IV. — Fonction ethnogénique des régions ^{marginales} côtières.

Entre l'aire des « engenhos » et des villages se trouvait une espèce de zone marginale, d'intermédiaire. Ces terres non cultivées par les habitants des villages, et non utilisées par les cultures des seigneurs n'étaient rien de plus, rien de moins que des terres superflues pour l'activité des « engenhos ». Sur ces terres marginales s'établit la population libre des champs, c'est-à-dire, la population coloniale qui s'était échappée, pour n'importe quelle raison, de la servitude des « engenhos » et de la discipline des villages.

Entre les éléments qui y apparurent, en premier lieu, se trouvaient les mulâtres renvoyés des « engenhos » et dont nous avons vu l'origine plus haut. En général nous les trouvons non fixés ; ils erraient sur les terres des seigneurs, dans une vie vagabonde, comme l'on peut encore aujourd'hui observer dans nos campagnes, de chasseurs d'oiseaux. C'est Zacarias Wagner qui nous les fait voir : « maniant les armes avec habileté, surtout le fusil, tuant tous les jours des animaux de la forêt et, sous prétexte de tuer des oiseaux, s'embusquant dans les bois pour surprendre les passants ⁴¹. »

Vers ces terres, tendaient aussi, selon ce que l'on peut conclure du témoignage de Van Ham, le chroniqueur hollandais, les indiens apprivoisés et civilisés qui, quittant les villages, ne voulaient pas retourner à la forêt et à la vie sauvage, comme tant d'autres. C'était selon lui, environ 2/3 de la population des villages :

— « De ces « braziliensis », dit, en effet Van Ham, racontant les épisodes de la conquête du Céara par les Hollandais (1635-1645) — « de ces braziliensis » même pas un tiers ne demeure dans les villages, la majorité vivant éparpillée en plusieurs endroits, où ils ont des cultures ou des plantations de « *faringa* ⁴². »

Au sud, par ce que l'on voit d'une lettre du Morgado de Matheus à Correia Pinto, le fondateur de Lages, ces indiens, sortis des villages, menaient une vie de vagabonds, semblable à celle des mulâtres du nord décrite par Zacarias Wagner : — « ...je vous permets de convoquer pour l'effet cité, tous les affranchis « carijés » administrés, que vous saurez être fainéants, et sans maison ni domicile déterminé et qui ne sont pas utiles à la République. »

Il y avait donc, dans ces terres superflues des « latifundia », dans cette zone intermédiaire, une population excessivement hétérogène, composée d'indiens, de métis, de mulâtres libres, de nègres affranchis, population en partie fixe et en partie nomade. Les indiens, sortis des villages, vivaient en des lieux épars, cultivaient, comme leurs descendants d'aujourd'hui, de petites étendues de « manioc », plantations de « farinha » (h) comme dirait le chroniqueur. Les négroïdes sémitisés, sortis de l'esclavage des « engenhos », agissaient de même. La condition de la majorité des mulâtres affranchis ne pouvait non plus être différente.

(h) *Farinha*, la même que « *faringa* » (farine de manioc).

Parmi cette plèbe fourmillante de gens barbares, se mêlaient, à leur tour, des éléments blancs. C'étaient des immigrants aventuriers appelés « hommes à la besace » qui n'avaient pas encore obtenu de terrains pour établir des plantations. Ils vivaient à l'ombre des grands seigneurs ruraux, qui les protégeaient, en les établissant sur leurs terres. C'est ce que fait comprendre Gondavo faisant allusion aux faveurs qu'accordaient les seigneurs de terres aux « pauvres qui commençaient à vivre dans le pays. » — « Le restant des habitants, épars sur cette « capitainerie » ou presque tous, ont leurs terres accordées par les capitaines ou gouverneurs du pays. Ces habitants se plaisent à s'entr'aider avec leurs esclaves et aident beaucoup les pauvres qui commencent à vivre dans le pays ¹³. »

Parmi ces immigrants favorisés par les seigneurs de terres, devaient se trouver nombre de ces « agriculteurs » auquel Antonil fait allusion, « sitiantes » ou « foreiros » (i) qui étaient obligés de faire moudre leur canne-à-sucre dans les usines d'autrui : » — Les agriculteurs dépendent des seigneurs, ceux-ci possédant des territoires affermés dans les terres de « l'engenho » ¹⁴. Et encore : « Pour avoir des agriculteurs attachés à « l'engenho », il est nécessaire de leur louer des terres qu'ils cultiveront. »

En synthèse, dans cette zone intermédiaire, marginale à « l'engenho » et au village, confluaient :

- a) les blancs pauvres, ici arrivés, qui y commençaient leur vie ;
- b) les Indiens qui avaient quitté les villages et faisaient

(i) *Sitiantes* « ou *Foreiros* », agriculteurs libres, qui cultivaient des petites extensions de terres, prises en bail aux seigneurs des grands domaines (fazendas).

leurs petites cultures de victuailles, les plantations de « farinha » dont parle Van Ham ;

- c) les métis, vagabonds, sans maison, ni domicile fixe que nous décrit le Morgado de Matheus ;
- d) les mulâtres nés dans les « engenhos » par l'activité protectrice des seigneurs et qui en sortaient par l'affranchissement ;
- e) les nègres, dans leur majorité des soudanais, qui avaient, par leur effort, recouvré la liberté.

Cette zone marginale était donc l'endroit idéal de rencontre des trois races du monde rural. Sans elle, cette rencontre se serait seulement faite dans les bourgs et les villes, comme il semble être arrivé aux Etats-Unis, où, selon Reuter, le mulâtre est essentiellement un produit des villes ¹⁵. Au Brésil, au contraire, la « sesmaria » (j) le grand domaine, le latifundium, a permis que, à côté des terres occupées par le « village », par « l'engenho » et par la ville, une autre surface intermédiaire se soit constituée, terres superflues, vacantes, non utilisées, où a convergé cette population hétérogène et hétéromorphe d'habitants qui ne vivaient ni dans la ville, ni dans « l'engenho », ni dans le « village ».

Cette zone intermédiaire de terres superflues a donc un rôle culminant dans notre évolution ethnique. C'est en elle que se réalise le grand procès de transformation des races sur notre sol. Elle devient le camp par excellence de contact et de fusion des trois types ethniques : l'africain, l'aborigène, l'aryen.

Et c'est un beau spectacle de les y voir, pendant les trois siècles coloniaux, se précipitant dans le « melting-pot » pour l'œuvre prodigieuse de la fusion.

(Signé) : F. J. DE OLIVEIRA VIANNA,

Membre de l'Institut Historique et Géographique du Brésil.

(j) *Sesmaria*, grand domaine qui n'est pas encore cultivé.

RÉFÉRENCES

1. Sur la distribution des villages au nord voir : « Descrição de Pernambuco em 1746. » (Description de Pernambuco en 1746) *Rev. Inst. Geographico Pernambucano*, v. 60, 1903; p. 176.
 2. Voir — Padre Manoel de Nobrega — Cartas de Brasil (Lettres du Brésil) (1549-1560), Rio, 1931, p. 209.
 3. Gandavo — Tratado da Terra do Brasil (Traité de la Terre du Brésil) I, II, I.
 4. « Nous tâchons d'obtenir des indiennes affranchies, qui depuis longtemps vivent en péché avec les chrétiens, de ne pas partir vers le sertão ». — « Par le sertão, il y en a plusieurs de ces mâles et femelles, quelques-unes de ces femmes, filles de blancs. » — « Plusieurs fils de chrétiens perdus entre les sauvages, étant chrétiens, vivent en leurs mœurs bestiales. » « Le sertão est plein de fils de chrétiens, grands et petits, mâles et femelles, vivant et croissant dans les mœurs des sauvages. » (Voir Padre Manoel de Nobrega, *op. cit.* p. 124, 119, 115).
 5. Coriolano de Medeiros — O Estado da Parahyba — (Dic. Hist. et Geog. de Brasil) II, p. 680.
 6. Pinta da Silva (J). — A Provincia de São Pedro, Porto Alegre, 1930. Cap. III. Cfr. Relatório do Ministro da Agricultura 1911, II, p. 301.
 7. Antonil — Cultura e Opulencia do Brasil, São Paulo, 1932, p. 99 d. 92.
 8. Alfredo de Carvalho — O Zoobiblion de Zacarias Wagner (*Rev. Inst. Geog. Pernambucano*, v. 60, p. 194).
 9. Reuter — The Mulatto in the United States — New-York, 1918, p. 60.
 10. Cfr. Taunay — *Historia das Bandeiras* — San Paulo, 1924, I, p. 132 e 134. Cfr Calogeras — O Brasil e o seu desenvolvimento economico (*Annaes da Bibliotheca Nacional*, v. XXXV, p. 50).
 11. Alfredo de Carvalho, *op. cit.*, p. 118.
 12. *Rev. Inst. Historico de Ceará*, IX, 1904, p. 194.
 13. Gandavo, *op. cit.*, p. 93.
 14. Antonil, *op. cit.*, p. 73.
 15. Reuter, *op. cit.*
-

11133